



Regards maristes

Le temps est notre espace

Naissance d'étoiles LH95 dans le nuage de Magellan (Photo Nasa-Hubble 2008 Licence Wikicommons)

Sommaire

2 _ Échos & nouvelles

Histoire & spiritualité

- 3 _ « J'ai été le soutien de l'Église naissante, je le serai aussi à la fin des temps. »

Entretien

- 4 _ Jean-Noël Dumont :
Le temps de l'espérance

Méditation

- 6 _ L'éternel présent

Ciné & culture

- 7 _ Adolescentes

Contemplation

- 8 _ Où courent-ils ?
_ Si j'avais 53 minutes..

Mosaïque

- 10 _ Mesurer le temps
11 _ À l'école, penser,
vivre et habiter le temps

Archives

- 14 _ Le temps, où passe-t-il ?
15 _ L'enfant, le temps,
le réel et l'apprentissage

Dans la Bible

- 16 _ Entre Genèse
et Nouveau Testament

Le titre retenu pour ce thème sur nos rapports au temps peut paraître énigmatique. Il se veut un écho au principe du pape François « Le temps est supérieur à l'espace* ».

Si le pape insiste sur l'importance « *d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces* », en particulier pour la pastorale de l'Église, il y a bien, pour chacun de nous et pour chaque communauté humaine, une forme de déploiement et d'habitation du temps. Un temps que nul ne possède, mais que l'on peut habiter et sur lequel on peut veiller.

« *Marie gardait toutes ces choses dans son cœur* » nous dit l'évangile de Luc. Tous les éducateurs, qu'ils soient parents, enseignants ou accompagnateurs spirituels, savent le lien entre temps et mémoire, assimilation, intégration. Ils connaissent d'expérience la marche invisible des maturations, l'importance de son respect et de son accompagnement. Ils savent aussi le rôle du corps, réceptacle et acteur de ce temps qui passe, consentement à son œuvre.

Face à la fragmentation et la vitesse contemporaines, il y a le temps long, lent, patient, l'enracinement, l'unification, la fructification. La sagesse biblique nous rappelle qu'il y a un temps pour tout. Heureuse confirmation : tout peut donc être vécu. Mais elle nous dit aussi qu'il y a des rythmes, des saisons, un tempo du vivant et de la relation à Dieu, sans quoi le temps devient chaotique. Tout peut être vécu, mais pas dans tous les sens n'importe comment. Chaque chose en son temps et chaque chose en vue de sa finalité : l'accomplissement d'une vie donnée.

Le temps biblique, qui « *s'étend d'âge en âge* » dit le Magnificat de Marie, est celui d'une histoire d'amour, d'alliance et de salut entre Dieu Créateur et les hommes. S'il y est question de commencement et de fins dernières, il est tissé de part en part de « maintenant », « aujourd'hui », « aussitôt », et ce jusqu'au « temps favorable » du Nouveau Testament, le fameux *kairos* qui fait entrer dans la vie trinitaire.

La Bible témoigne ainsi d'un temps éternel intensément actif dans le présent, dans la présence à Dieu de chacune de ses créatures à tout instant, ce que Jésus nomme *le Royaume*. Elle nous dit aussi qu'il y a une forme d'urgence du temps de Dieu. Sa fidélité vive et éternelle appelle de chacun une réponse d'amour libre, puis une mise en œuvre sans délai, presque pressée. Pensons à Marie après l'Annonciation, une fois son oui prononcé : « *... Alors l'ange la quitta. En ces jours-là, Marie se mit en route et se rendit avec empressement vers la région montagneuse...* » Le temps est notre espace, oui, et il ne manque pas de montagnes à gravir et d'Élisabeth à visiter !

Alexandra Yannicopoulos-Boulet, laïque mariste

* Ce principe est présent dans *La joie de l'évangile* (§22, 223, 225), dans *Laudato Si* (§178), dans *Amoris Laetitia* (§261), et dans bien d'autres interventions. Il a donné lieu à de nombreux commentaires. Cf p 4-5 de ce numéro de *Regards Maristes*.

échos & nouvelles

— La Fondation Utlalo

rapporte souvent sur son site internet les témoignages de visiteurs du musée créé en 2013 par Jean Rodet, père mariste à Port Vila, capitale du Vanuatu. Il a reçu récemment la visite de l'ambassadeur de France, Pierre Fournier, qui a trouvé là « *un exceptionnel témoignage de culture et d'histoire* », humble travail commencé par Jean Rodet dès son arrivée, en 1961. Ce musée a



pour objectif d'éviter la dispersion des objets typiques des civilisations locales, faire dialoguer avec le passé vanuati et tracer un chemin vers demain.



— Novice mariste dans les années 50 à La Neylière

avant de finalement devenir cistercien, le dernier des moines de Thibirine, le **frère Jean-Pierre Schumacher** (à gauche sur la photo), rescapé du massacre de 1996, est décédé en novembre dernier au Maroc, au couvent de Midelt. Un autre lien d'amitié rattache la maison mariste de Pomeys avec l'abbaye cistercienne Notre-Dame de l'Atlas : la famille de Sophie Berger-

Guillaume, chargée actuellement de l'accueil de La Neylière, avait coutume d'aller à Thibirine pour y rencontrer un de leurs parents, le frère Amédée (à droite sur la photo !).



— **Fraternités Maristes** : Mireille Mahé a pris la suite de Nicole Poisson à la présidence des *Fraternités* lors de l'assemblée générale d'octobre 2021, en présence du père Paul Walsh. Par ailleurs, *Le Signet*, la lettre de liaison des *Fraternités* est désormais disponible en version numérique. Sur demande à mireille.mahe7@gmail.com.

— Les 175 ans de présence mariste à Toulon

ont été célébrés en septembre dernier, dans le cadre de la Journée du patrimoine. Les différents établissements scolaires maristes et le Centre Culturel



et Spirituel Mariste de la rue Victor-Clapier s'étaient associés pour préparer ce rendez-vous et cet hommage à l'arrivée des premiers pères à Toulon.

— Le Centre Culturel et Spirituel Mariste (Toulon)

connaît une période de changements depuis l'été dernier. En juillet 2021, le nouveau président de l'association, Guillaume du Verne, et son conseil d'administration, ont pris la suite de Jean-Yves Simon, après cinq années de service passionné. Dans le même temps, le père Paul Walsh a succédé au père Olivier Laurent – à l'origine du projet du CCSM et désormais à Paris pour le service de la province des pères maristes. Après une année 2020-2021 sévèrement bouleversée, les activités prévues depuis la rentrée ont pour la plupart été maintenues. Nouveauté : organisée par un groupe représentant les trois écoles maristes du Var, une série de soirées *Éducation et accompagnement de jeunes* connaît un beau succès. Enfin, un nouveau directeur est en cours de recrutement avec le soutien financier des pères maristes de France. Beaucoup d'énergie et d'investissement donc afin de préparer l'avenir.

— Un nouveau provincial pour les pères maristes d'Europe :

le père Kevin Duffy, né à Stockton-on-Tees en Angleterre en 1949, succèdera au père Martin McAnaney à partir de juillet 2022. Le père Duffy a travaillé dans l'enseignement secondaire en Angleterre avant de s'occuper de formation mariste et d'enseigner la théologie en Irlande, en Belgique et au Cameroun. Il a été assistant général à Rome de 2009 à



2017. *Regards Maristes* aura certainement l'occasion de lui donner la parole dans un prochain numéro.

Regards maristes

Édité à 1980 exemplaires par la **Région France de la Société de Marie**, 104, rue de Vaugirard, 75006 Paris - 3 numéros par an ; **Directeur de publication** : Bernard Fenet ; **Rédactrice en chef** : Alexandra Yannicopoulos-Boulet ; **Comité de rédaction** : Anne Busseti, Nathalie Curet, Corinne Fenet, P. Jean-Bernard Jolly, Philippe Schneider, Didier Tournette ; **Maquette** : Frédéric Isasa (<http://isasa.free.fr>) ; **Impression** : CIA Graphic (58)

— Soutenir la revue

Vous pouvez soutenir la revue en envoyant un don à *Regards Maristes*. Si vous souhaitez bénéficier d'un reçu fiscal (dons au-dessus de 50 €), veuillez libeller votre chèque à l'ordre de *Région France de la Société de Marie* en indiquant au dos la mention *Regards Maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu.

Renseignements : fenetb@gmail.com

— **Pour vos réactions et questions** : regards.maristes@gmail.com

histoire & spiritualité

« J'ai été le soutien de l'Église naissante, je le serai aussi à la fin des temps. »

Marie, mère de Dieu.

Et entre les deux ? a-t-on envie de lui demander. Dans cet entre-deux que nous vivons, elle fait quoi Marie ? Entre le passé de l'Église naissante et l'avenir indatable, indécidable de la fin des temps, nous parle-t-elle encore ?

Ces paroles de Marie sont bien celles entendues, en 1812, par Jean-Claude Courveille, *non des oreilles du corps, mais de celles du cœur*, a-t-il précisé. Il se trouvait alors en prière, au pied de la statue miraculeuse de Notre-Dame du Puy qui, trois ans plus tôt, l'avait guéri de sa cécité. Et cette promesse a été d'une grande portée pour l'inspiration mariste. En tout cas cette phrase célèbre, pour les maristes, « parlait » au Père Colin. C'est celle qu'il a le plus citée tout au long de sa vie. Citée et répétée : *Oui, messieurs, je suis bien aise de le répéter encore ici, ces paroles, « J'ai été le soutien de l'Église naissante, je le serai aussi à la fin des temps », ont été tout à fait dans les commencements de la société, ce qui nous a servi de fondement et d'encouragement. Elles nous étaient sans cesse présentes. On a travaillé dans ce sens, si je puis parler ainsi. Il faut avouer que les temps où nous sommes sont bien mauvais ; l'humanité est bien malade. Elle aura besoin d'un grand secours à la fin des temps. C'est la Sainte Vierge qui le donnera. Messieurs, soyons heureux d'être de sa société et de porter son nom.* (Au réfectoire, déclaration de Jean-Claude Colin devant une dizaine de pères maristes, à la date du 19 janvier 1848).

Fin des temps, fin du monde, fin de l'humanité : ce sont des thèmes qui ne cessent d'interroger notre humanité, et chaque culture y répond avec son génie propre, ou plus souvent encore n'y répond pas, voire de moins en moins à mesure qu'on avance dans le rationalisme occidental. D'où l'angoisse provoquée par la non-réponse à ce questionnement autant civilisationnel qu'existential. L'humanité est bien malade.

Qui de nous le nierait ? On va tous les quatre matins se faire tester pour savoir si on n'a pas attrapé la maladie du siècle. Mais elle était déjà bien malade au siècle de Colin. Et gageons qu'elle l'était aussi aux siècles précédents.

Je ne vais pas vous infliger toute la longue litanie des maux dont souffre l'humanité. D'autant que ça tombe bien : le Christ n'est justement pas venu pour les bien portants, mais pour les malades ! (Évangile selon saint Marc, chapitre 2 verset 17). Et tel est bien le premier soutien apporté par Marie à l'humanité : donner Dieu au monde, donner le Christ à l'humanité. Un Christ médecin. Une mère qui, par sa docilité à la Parole, s'est laissé former aux premiers secours, au Premier Secours. Avant même qu'elle ne devienne ensuite le soutien de l'Église naissante. Par sa présence au Cénacle, au milieu des Apôtres (comme attesté dans le livre qui raconte la naissance de l'Église-Actes des Apôtres 1,14) ; et par sa présence à la Pentecôte (Actes, 2, 1).

Les temps où nous sommes sont bien mauvais. Qui de nous le nierait ? Je ne vais pas non plus, cette fois encore, vous dresser la liste de toute la mauveté du monde : des violences humaines aux catastrophes climatiques. Certains en font le signe d'une fin des temps, fin du monde, fin de l'humanité imminente. Personnellement je n'en sais rien. Pas plus que le Père Colin ne se prononçait sur la question : *Les temps sont mauvais, disait-il, mais... je ne veux pas assurer que la fin des temps soit déjà arrivée.* (Entretiens Spirituels 160, 6). Avec le recul, il a bien fait d'être prudent sur la question. D'autres déjà cultivaient semblable prudence, et non des moindres. Jésus lui-même,

qui prévoyait des temps bien mauvais, annonciateurs de son retour et de la fin du monde (cf. chapitre 24 de l'Évangile de saint Matthieu), ne s'engageait cependant pas sur le jour ni l'heure : *nul ne les connaît, disait-il, pas même les anges des cieux, pas même le Fils, mais seulement le Père et lui seul.* (Mt 24, 36). Alors nous, prévoir ? Vous pensez bien...

Pour nous chrétiens, une seule assurance : le retour du Fils de l'homme, venu rassembler les hommes. Et pour nous, maristes, une solide espérance : le soutien renouvelé de Marie à la fin des temps. Marie qui nous sera *d'un grand secours*, est-il promis. Oui mais comment ? Jean-Claude Colin poursuit dans ce même extrait : *Quand on a lu, médité ces paroles : « Croyez-vous que lorsque le Fils de l'homme viendra, il trouvera encore un peu de foi dans le monde ? » On en voit si peu, si peu de nos jours, qu'on ne peut s'empêcher de craindre. Marie se servira de nous, ses enfants : rendons-nous en dignes ».*

Voilà donc ce que fait Marie en ces jours présents, ces jours de l'entre-deux. Elle nous met au travail comme des serviteurs, de la même eau que les serviteurs présents au mariage de Cana. Elle compte sur nous pour encourager les hommes à la confiance, pour leur redonner l'espérance, pour les inviter à la foi et à la joie. Avec dès à présent, comme déjà réalisée, une promesse de bonheur. *Messieurs, Mesdames, oserais-je ajouter, soyons heureux-ses d'être de sa Société et de porter son nom.*

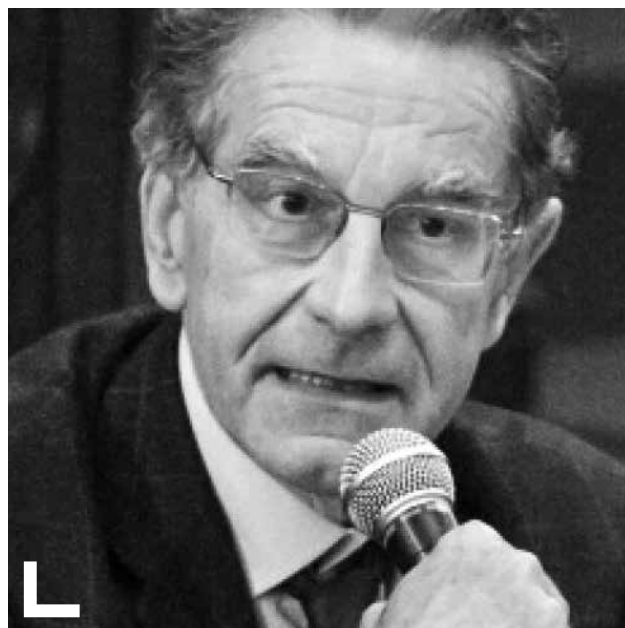
Corinne Fenet,
mariste laïque

Trois questions à Jean-Noël Dumont

Le temps de l'espérance

Pendant plus de quarante ans, Jean-Noël Dumont a été professeur de philosophie en terminale et en classe préparatoire à Sainte-Marie - Lyon. Il est aussi à l'origine de la création, en 1999, du Collège supérieur et l'a dirigé jusqu'en 2015.

Auteur de plusieurs livres dont, en 2017, *Pour une alternative catholique* (Cerf), il a participé, en 2021, à l'ouvrage collectif *Temps des hommes, temps de Dieu*. *Pour une pastorale du temps* (Parole et Silence), thème également d'un symposium qui devait se tenir en juillet 2021, sous la direction de M^{gr} Luc Ravel, l'archevêque de Strasbourg.



— Dans *Temps des hommes, temps de Dieu, votre contribution a pour titre **Le temps de l'espérance**. Quel lien feriez-vous entre votre réflexion et le contexte que nous avons vécu, et vivons encore, avec le bouleversement de nos rapports au temps et à l'avenir apparu pour beaucoup avec la pandémie ?*

Ce livre est le fruit d'un colloque réuni à l'initiative de l'Académie Catholique pour recevoir et méditer la célèbre affirmation du pape François dans *La Joie de l'Évangile* : « Donner la priorité à l'espace conduit à devenir fou pour tenter de prendre possession de tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmation.(...) Donner la priorité au temps, c'est s'occuper d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces. » Pour ma part m'a été confiée une réflexion sur l'espérance. L'amusant c'est que le colloque convoqué en pleine pandémie n'a pu se tenir ! Il illustrait ainsi son sujet : la relativité des planifications, la disponibilité à l'imprévu. Le colloque a été remplacé par une série d'émissions sur KTO et ce beau livre qui comprend des textes sur les vertus théologiques, sur l'Église, sur l'eschatologie.

Dans ma communication je commence par rappeler l'ironie de la Bible à l'égard de toute volonté de possession territoriale. Dieu promet une terre à Abraham ? Pour toute possession il n'aura – et à grand peine ! – que son tombeau ! La Bible est le récit des déconfitures du royaume quand il conçoit la promesse comme un droit sur des terres entourées d'une frontière, quand il élève un palais et un temple. Pourtant, Dieu fait bien entendre à David, par la voix de Nathan, qu'il n'a pas besoin d'un temple, qu'il est très bien sous la tente ! La même ironie s'observe à propos de l'Arche disparue ! Faut-il rappeler que Jésus a été condamné à cause de ses paroles contre le temple ? Ceci nous garde de penser que la promesse est contenue dans les marbres du Vatican.

Faire des plans pour les années à venir, se donner des buts et un programme, cela revient à traiter le temps comme de l'espace. Ces modèles conviennent pour une production, mais non pour une action. L'artisan, l'industriel fabriquent des objets et peuvent se fixer des échéances. Mais comment raisonner ainsi dans l'éducation ? Dans la vie de la foi ? Dans la création



artistique ? Quelle échéance va-t-on se donner pour évaluer ses progrès spirituels ? Nos œuvres sont bousillées quand nous portons sur elles un regard de propriétaire ; cela se voit hélas dans certaines figures de fondateurs. L'Église a une vocation missionnaire, mais peut-elle fixer des objectifs missionnaires ? Combien de saints faut-il programmer sur un an ? Ceci nous reconduit à l'espérance qui, à la différence de l'espoir, est la disponibilité au présent, celle du lys des champs. Nous demandons aujourd'hui notre pain de ce jour et ce pain, comme la manne dans le désert, nous ne pouvons en mettre de côté en se disant que Dieu pourrait bien oublier sa livraison demain.

— Vous êtes de longue date un ardent transmetteur de la pensée du philosophe danois chrétien Kierkegaard*, en particulier sa méditation sur la foi d'Abraham dans *Crainte et tremblement*. Dans votre contribution, vous évoquez l'expérience paradoxale de la promesse, vous la reliez à l'attente et à l'expérience de la surprise aussi...

Le présent n'est pas une section sur une frise chronologique qui, justement, traite le temps comme de l'espace. Je ne suis présent que pour autant que je suis disponible, attentif. Le présent est l'instance de la présence. Que dire à un malade ? Que ça ira mieux demain ? Il suffit d'être là. Quel beau mot que celui de « présent » qui signifie à la fois une instance du temps, la qualité de quelqu'un qui est là, un cadeau. Être là, maintenant, dans ce moment reçu comme un cadeau.

Kierkegaard exprime cela avec génie : « *L'instant est un atome de l'éternité.* » L'instant du fêlard qui veut « profiter de l'instant » est un atome de temps qui ne cesse de fuir, sa jouissance vient d'ailleurs de cette angoisse et de cet étourdissement. Mais devant Dieu l'instant est un atome d'éternité si je suis pleinement attentif. L'éternité n'est pas un temps très long mais la manière d'être de celui en qui il n'y a

pas d'écart entre ce qu'il est et ce qu'il a à être. Dieu est éternel parce qu'il est parfait, il n'est pas parfait parce qu'il est éternel. Kierkegaard montre que cette identité entre l'instant et l'éternité se vit précisément quand la promesse est reçue sans appropriation. Il lit ainsi l'histoire du sacrifice d'Isaac : ce n'est qu'au moment où il accepte de le perdre qu'Abraham reçoit Isaac. Il aurait pu dire, comme les enfants, au Seigneur « donné c'est donné, repris c'est volé » !

— Vous soulignez l'ouverture au temps comme renoncement à la maîtrise, renoncement qui seul peut libérer l'espérance. Quel juste rapport au présent et au futur l'espérance permet-elle, en particulier dans l'Église ?

On reconnaît ici « l'hôpital de campagne » évoqué par le pape. Souvent nous sommes tentés de penser l'Église comme une enceinte qu'il

faut défendre. Elle se pensa ainsi souvent, particulièrement, hélas, lors du concile Vatican I... Mais il faut rappeler que Rome, alors, était effectivement assiégée par les troupes de Garibaldi ! Se penser comme un petit reste assiégé c'est encore penser en territoire. Aussi je propose une réflexion sur les sacrements qui nous permette de les penser tous sous la forme de la promesse et pas seulement comme des acquis ou des marques d'appartenance.

L'Église au long de son histoire est une source merveilleuse d'initiatives prophétiques, elle continue de l'être dans la mesure où elle est là à chaque fois qu'un baptisé suscite une initiative parce qu'il a vu, ici et maintenant, un blessé au bord de la route.

Propos recueillis par
Alexandra Yannicopoulos-Boulet

* Søren Kierkegaard (1813-1855), *Crainte et tremblement*, 1847. En poche aux éditions Rivage, trad. K. C. Le Blanc, 1999.

Le Collège Supérieur

Le Collège Supérieur « *un lieu de pensée libre et de rencontre, parallèle à l'université, où la vérité se cherche dans l'amitié* » a été créé, en 1999, par Jean-Noël Dumont. Il accueille des étudiants en philosophie qui préparent les concours d'enseignement et, depuis 2005, des étudiants en droit. Le Collège supérieur propose aussi des cours publics à toute personne curieuse et organise de nombreux colloques et interventions, notamment autour de l'éducation.

Infos : www.collegesuperieur.com



Pour aller plus loin :

7 émissions *Temps des hommes, temps de Dieu* sur KTO, en ligne :

www.ktotv.com/video/00350915/conferences-hors-serie-saison-2020-2021
ou en flashant ce code.

L'Éternel présent



Adam dans la pensée de Dieu,
cathédrale de Chartres

« Le temps s'en va, le temps s'en va ma Dame, Las ! le temps non, mais nous nous en allons » argumente Pierre de Ronsard dans le *Sonnet à Marie*, l'invitant à l'aimer tant qu'elle est belle. Je ne commenterai pas l'élégance du poète pronostiquant à Marie que ses beautés seront bientôt « flétries »... Plus frontalement, je me permettrai de contester son propos.

Certes, nous sommes dans le temps, et ceux qui ont la chance de vieillir – le seul moyen de ne pas vieillir, c'est de mourir ! – en savent quelque chose, quelques choses...

Nous sommes dans le temps, nous ne pouvons pas nous penser hors du temps, et pourtant qui suis-je vraiment ? Le bébé joufflu, l'enfant sage, l'adolescent qui invente un monde d'amour, le jeune homme qui découvre l'amour, l'adulte confirmé, de plus en plus confirmé, le bientôt septuagénaire de ce petit matin. Qui suis-je ? Le même ou un autre ? Mais alors, qui ?

Il est des instants où l'on a l'impression que se concentre une énergie, une réalité, une vérité d'être qui dépasse fabuleusement le présent dans lequel on se trouve. Il est des instants de madeleine proustienne découvrant « *tout un univers dans une tasse de thé* »...

Je me représente souvent le présent, si fort, si riche, si éphémère, comme la pointe fine d'un cône immense qui concentre en lui tout mon être personnel, mais aussi collectif, social, familial – qu'on pense à la psycho-généalogie, aux qualités et maladies héréditaires...

Il est des réalités, en particulier et par exemple remarquable, mon amour pour Corinne, dont je sens que, s'il se vit dans le présent, s'il m'est donné chaque jour comme pain quotidien, il est de toujours à toujours, éternel, mystérieusement en Dieu.

Moi-même, tel l'Adam dans la pensée de Dieu inscrit dans la pierre de la cathédrale de Chartres, ne suis-je pas de toujours à toujours, mortel, et bien mortel, mais éternel. Je me risque à penser l'impensable, à ne peut-être pas vraiment penser, mais croire, suivre mon intuition qui me dit que ma demeure est en Dieu, en l'Éternel, et que mon ADN est une réplique, une réplique dans ce XXI^e siècle du Sud de la France, de ce que je suis en Dieu, mon éternel en Dieu.

Alors, ne soyons pas de ceux qui sans cesse regrettent le passé ou se projettent dans le futur. Alors oui, cueillons, « *cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie* », comme l'écrivait Pierre de Ronsard à son amie Hélène, soyons présents au présent, seul « lieu » de notre existence. Vivons l'instant, mais comme concentrant en lui beaucoup plus que ce que nous en apercevons, l'instant ancré dans l'éternité, notre demeure hors temps véritable.

Du temps pour grandir

Cinq années de la vie d'Emma et Anaïs dans *Adolescentes*, le documentaire de Sébastien Lifshitz, sorti en 2019, prix Louis Delluc 2020.

Incroyable Sébastien Lifshitz qui, à l'heure où les budgets serrés exigent des temps de tournage de plus en plus courts, s'octroie le luxe de filmer pendant cinq années consécutives deux jeunes filles de l'âge de 13 ans à l'âge de 18 ans, c'est-à-dire durant leur adolescence : l'âge des possibles et des peurs, l'âge des rêves et des réalités, l'âge des hésitations et des basculements.

Et Sébastien Lifshitz de refuser de filmer dans la capitale ou dans les banlieues. Trop vu, trop connu. Il se renseigne et apprend que la ville de Brive-la-Gaillarde compte plus d'établissements scolaires que la moyenne nationale. Il aura donc davantage de choix.

Le casting commence selon des contraintes précises : pour mener à bien le projet, et en accord avec la famille, une équipe très réduite se déplacera deux à trois jours par mois durant cinq ans, suivra les protagonistes aussi bien dans leur salle de classe que dans leur maison ou dans tout autre lieu.

Le documentariste pense au départ filmer des garçons dont il se sent évidemment plus proche. Mais très vite, il mesure l'immatunité d'un garçon de douze ans et décide d'étendre le casting à des jeunes filles. Et les élèves seront Anaïs et Emma, deux amies inséparables que tout oppose.

Qui sont-elles ? Emma, jeune fille longiligne, bonne élève, enfant unique d'un couple de bourgeois corréziens habite une grande maison et ne manque de rien. Une personnalité contradictoire à la fois réservée et déterminée, renfermée et volontaire.

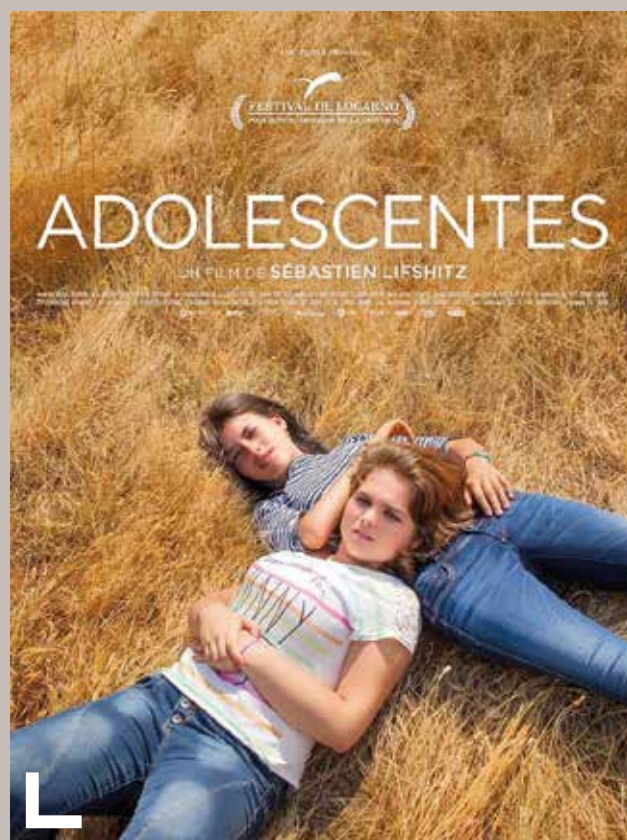
Anaïs, est plutôt ronde, vive, joyeuse et ce, malgré une vie déjà très compliquée : évoluant dans un milieu fort modeste auprès de parents dépassés, de deux frères dont un est handicapé, en difficultés scolaires, elle a connu des familles d'accueil avant de regagner un foyer. Une énergie chevillée au corps, un désir fou de s'en sortir et d'avancer.

Le tournage commence et le résultat est médiocre. Les filles surjouent et « en font des tonnes », la caméra qui se veut discrète est trop éloignée et les premiers rushes sont peu convaincants.

Seul le temps permettra la réussite de ce documentaire : les demoiselles s'épuisent à jouer les actrices et finissent par oublier la caméra qui pourra discrètement se rapprocher d'elles afin de les surprendre dans ce qu'elles sont vraiment.

Il en résulte un film tout à fait singulier. D'abord parce que le réalisateur s'efface totalement : pas d'intervention, pas de voix off. Il ne nous offre aucune indication temporelle : c'est à nous, spectateurs, de comprendre qu'elles ont grandi. Cette métamorphose progressive passe évidemment par « les grands classiques » : les choix d'orientation, les premières amours, les conflits mère-fille mais elle s'inscrit aussi dans un espace plus vaste : les attentats en 2015, les élections présidentielles de 2017. Leurs diverses réactions face à ces événements, intimes ou nationaux, les révèlent : leur maturité se concrétise, leurs rapports sociaux se consolident, leur personnalité s'affirme. Peu à peu, se dévoile l'ébauche de deux adultes en devenir avec justesse, pudeur et discrétion. Il aura juste fallu leur accorder du temps pour grandir !

Mireille Vercellino,
professeur retraité, animatrice des séances
et ateliers Ciné-Mariste à Toulon (CCSM),
chroniqueuse cinéma sur RCF (rubrique
La regardeuse, disponible en podcast)



contemplation

Où courent-ils ?

« Excusez-moi, je suis un peu essoufflé ! Je viens de traverser une ville où tout le monde courait...
 Je ne peux pas vous dire laquelle... je l'ai traversée en courant.
 Lorsque j'y suis entré, je marchais normalement. Mais quand j'ai vu que tout le monde courait... je me suis mis à courir comme tout le monde, sans raison !
 À un moment, je courais au coude-à-coude avec un monsieur...
 Je lui dis : Dites-moi... pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous ?
 Il me dit : Parce qu'ils le sont !
 Il me dit : Vous êtes dans une ville de fous ici... Vous n'êtes pas au courant ?
 Je lui dis : Si, des bruits ont couru !
 Il me dit : Ils courent toujours !
 Je lui dis : Qu'est-ce qui fait courir tous ces fous ?
 Il me dit : Tout ! Tout ! Il y en a qui courent au plus pressé. D'autres qui courent après les honneurs... Celui-ci court pour la gloire... Celui-là court à sa perte !
 Je lui dis : Mais pourquoi courent-ils si vite ?
 Il me dit : Pour gagner du temps ! Comme le temps c'est de l'argent... plus ils courent vite, plus ils en gagnent !
 Je lui dis : Mais où courent-ils ?
 Il me dit : À la banque ! Le temps d'y déposer leur argent sur un compte courant... et ils repartent toujours courant, en gagnant d'autre !
 Je lui dis : Et le reste du temps ?
 Il me dit : Ils courent faire leurs courses... au marché !
 Je lui dis : Pourquoi font-ils leurs courses en courant ?
 Il me dit : Je vous l'ai dit... parce qu'ils sont fous !
 Je lui dis : Ils pourraient aussi bien faire leur marché en marchant... tout en restant fous !
 Il me dit : On voit bien que vous ne les connaissez pas ! D'abord, le fou n'aime pas la marche...
 Je lui dis : Pourquoi ?
 Il me dit : Parce qu'il la rate !
 Je lui dis : Pourtant, j'en vois un qui marche ! ?
 Il me dit : Oui, c'est un contestataire ! Il en avait marre de toujours courir comme un fou. Alors il a organisé une marche de protestation !
 Je lui dis : Il n'a pas l'air d'être suivi ?
 Il me dit : Si ! Mais comme tous ceux qui le suivent courent, il est dépassé !
 Je lui dis : Et vous, peut-on savoir ce que vous faites dans cette ville ?
 Il me dit : Oui ! Moi, j'expédie les affaires courantes. Parce que même ici, les affaires ne marchent pas !
 Je lui dis : Et où courez-vous là ?
 Il me dit : Je cours à la banque !
 Je lui dis : Ah ! ... Pour y déposer votre argent ?
 Il me dit : Non ! Pour le retirer ! Moi, je ne suis pas fou !
 Je lui dis : Si vous n'êtes pas fou, pourquoi restez-vous dans une ville où tout le monde l'est ?
 Il me dit : Parce que j'y gagne un argent fou ! C'est moi le banquier ! »

Raymond Devos

(1922-2006), sketch extrait de *Matière à rire*, intégrale, Plon, réédition 2015



Si j'avais 53 minutes...



- Bonjour, dit le petit prince.
– Bonjour, dit le marchand.
C'était un marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif. On en avale une par semaine et l'on n'éprouve plus le besoin de boire.
– Pourquoi vendes-tu ça ?
dit le petit prince.
– C'est une grosse économie de temps, dit le marchand.
Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine.
– Et que fait-on de ces cinquante-trois minutes ?
– On en fait ce que l'on veut...
– Moi, se dit le petit prince, si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine... »

Antoine de Saint Exupéry,
Le Petit Prince (extrait)

Φn

Mesurer le temps

Il est des mesures simples – le jour, la nuit, les saisons – dès l'Antiquité, l'homo-sapiens a cherché plus de précisions.

En Égypte : entre deux crues du Nil, la précision est insuffisante, cela peut aller de 350 à 380 jours. La lune ? Elle présente quatre quartiers en 30 jours, douze fois par an, et voilà l'année à 360 jours, mais l'étoile Sirius réapparaît tous les 365 jours au-dessus de l'horizon donc... En Mésopotamie : les mages en arrivent aussi à 12 mois, ils poussent à diviser le jour et la nuit en 12, d'où la base de 24 heures. Reste un décalage : l'année de 365 jours n'est pas satisfaisante, elle est trop courte. En Égypte toujours : les successeurs d'Alexandre, les Lagides, créent l'année bissextile. Est-ce suffisant ? Non. À Rome, l'an 708 de sa fondation, Jules César fixe au 1^{er} janvier le début de l'année à 365 ou 366 jours ; les modifications autres du calendrier amènent un mois d'été à s'appeler juillet. Pour l'empereur Auguste, le mois suivant sera Augustus ou août à 31 jours aussi. Le sablier gradué ou son équivalent avec de l'eau, la clepsydre, sont en usage depuis les Égyptiens. Les invasions mettront fin à ce début d'année fixée au 1^{er} janvier, le retour du printemps est plus évident pour marquer l'an nouveau, fait durable et pour des siècles.

Depuis Charlemagne et Bède le vénérable, les années auront pour base la naissance du Christ fixée très approximativement par rapport au calendrier romain ou julien.

Toutes ces mesures accumulent un décalage, car une année c'est 365 jours 5 heures 48 minutes et environ 46 secondes. Donc au moment où Grégoire XIII devient pape, il faut décider avec l'aide de savants et de théologiens un rattrapage, il se fait entre le 4 et le 15 octobre 1582. Il faut aussi supprimer le 366^e jour certaines années dites bissextiles... Ce calendrier est adopté en France deux mois plus tard (très lentement ailleurs, en Grèce ou Turquie seulement en 1923.) Charles X et Catherine de Médicis, en 1564, décident, comme l'avait fait Charles Quint ou Grégoire XV, en 1622, de remettre le début de l'année à la mode du calendrier julien, au 1^{er} janvier à l'encontre des multiples habitudes locales. D'où les faux cadeaux et plaisanteries du 1^{er} avril.

Un calendrier grégorien ne peut être accepté par la Révolution française : à bas les saints de chaque jour, la monarchie, le clergé, les religions. À compter de *primidi vendemiaire* an I de la République, soit selon l'infâme ancien calendrier le 22 septembre 1792, com-

mence une nouvelle ère. Mal accepté par la majorité des usagers, il est supprimé le 1^{er} janvier 1806.

Pendant ces siècles, c'est le clocher qui donne l'heure, puis l'horloge et la montre ensuite : les oscillations d'un pendule sont entretenues par un balancier puis son équivalent en format de plus en plus réduit. (Dans la montre à quartz, l'oscillateur est mu par l'électricité d'une pile). La mesure du temps s'appuie sur l'essor des sciences dites exactes. Les échanciers commerciaux, les voyages et échanges ne peuvent se contenter d'approximations : le cadran solaire exige... du soleil et suivant la longitude de sa situation, il est trop peu précis pour des communications de moins en moins lentes. 1967 : l'étalon de base sera la seconde, 1/86400^e partie du jour. Le temps sera lié à la radiation du césium 133. Apparaît le TAI, le temps atomique international.

Philippe Schneider,
La Neylière, GAMO

Les cloches de Saint-Symphorien-sur-Coise

La première date de 1464 et a été sauvée de la Révolution de 1793, et de ses besoins de bronze pour les canons et la guerre. La seconde date de 1803. Toujours vaillantes en 2022, les cloches de l'église paroissiale de Saint-Symphorien-sur-Coise sonnent toutes les demi-heures, les heures du jour et de la nuit. Depuis des siècles, elles accompagnent les événements, les messes des dimanches et fêtes, des décès, des mariages, des victoires et sonnent le tocsin.





Don à La Neylière de la Société astronomique de Lyon

À l'école Penser, vivre et habiter le temps

Entre cours d'histoire, échanges dans le cadre de l'atelier *pastoral*, sortie théâtre et Éducation Physique et Sportive, Nathalie Curet, documentaliste à Fenelon (Toulon), a tendu l'oreille à ses collègues professeurs et aux lycéens. Balade en prenant son temps.

« De nombreux moyens techniques sont utilisés pour mesurer le temps depuis l'Antiquité. Mais l'apparition d'un temps compté mécaniquement n'est pas sans conséquences sur la société. À l'échelle locale, la mesure précise du temps transforme les façons de travailler et de vivre. À l'échelle du monde, elle entraîne une harmonisation des temps dont les conditions se négocient entre les différentes nations. » C'est par ces mots que France Herjean introduit son cours d'histoire en classe de seconde : Penser le temps en histoire.

Le temps se pense aujourd'hui en Occident de manière linéaire, il peut être représenté par une frise. Ce temps reste marqué par l'héritage romain, qui nous a donné le nom des mois, et par l'héritage chrétien, puisque tout se date par rapport à la naissance du Christ. Mais le temps peut être aussi cyclique, figuré par des cercles, plutôt que linéaire. Chaque société construit son propre rapport au passé et au



temps en fonction de la façon dont elle se pense elle-même.

Les historiens utilisent différentes échelles du temps, un millénaire, un siècle, et pour entrer dans une chronologie plus fine, des décennies.

Des repères plus subjectifs existent aussi. On peut désigner le règne d'un roi comme une période cohérente : on désigne ainsi la Renaissance par les termes du « règne de François I^{er} » (1515-1547). On peut également employer des chrononymes qui

renvoient à de grands événements : « l'entre-deux-guerres » nomme la période située entre la Première et la Deuxième Guerre mondiale (1918-1939).

La date qui marque le début d'un calendrier est un choix avant tout culturel. Chaque société choisit une date, en fonction de la façon dont elle pense le temps qui s'écoule et sa propre Histoire. Aujourd'hui, l'ère chrétienne, commençant avec la naissance du Christ, est largement adoptée sur le globe.

En France, l'histoire est découpée en quatre grandes périodes : l'Antiquité, le Moyen Âge, l'époque moderne et l'époque contemporaine. Ce découpage n'est pas neutre : il est né d'un rapport particulier à notre passé, ainsi que de choix consistant à mettre certains événements en valeur et toutes les coupures historiques peuvent être remises en question. Ces divisions sont utilisées pour des raisons de commodité, mais en réalité, de profondes continuités existent d'une période à l'autre. Le début de l'époque moderne est marqué par la Renaissance, mais pour la majorité

paysanne de la population, peu de choses changent : les manants vivent dans ce que l'historien français Jacques Le Goff a appelé « un long Moyen Âge », qui s'étend jusqu'au XVIII^e siècle ». Conclusion du cours : « Les découpages chronologiques sont des outils utiles, mais l'histoire doit s'étudier sur la longue durée. »

À l'heure de l'atelier pastoral, aux côtés des secondes

Geneviève Bougneres propose aux élèves de seconde une balade en sa compagnie à travers le temps. La première référence, c'est saint Augustin, qui dit que le passé n'est plus, que le futur n'est pas et qu'il reste à vivre le présent. En effet, le passé a été, il a laissé des traces, des « jolis cailloux » qu'elle leur demande de retrouver. De quels moments se souviennent-ils ? Les réponses des élèves parlent dans l'ensemble de bons souvenirs, qui vont contribuer à les former ou les définir.

Le premier commandement dit « aime ton prochain comme toi-même »... c'est une injonction au présent, qui

« Qu'est-ce donc que le temps ? Quand personne ne me le demande, je le sais ; dès qu'il s'agit de l'expliquer, je ne le sais plus. Cependant — j'ose l'affirmer hardiment — je sais que, si rien ne passait, il n'y aurait point de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait point de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. »

Saint Augustin,
Les Confessions, livre XIV, 17, extrait.

suppose que je sais qui je suis, que j'aime raisonnablement qui je suis, afin d'aller sereinement vers l'autre. Et qu'est-ce qui me fait avancer ? Geneviève leur demande : « Toi, quel est le carburant qui alimente ton moteur ? » La réponse fuse — peut-être d'un élève qui a bien compris ce que Geneviève espère entendre : AIMER. Un petit rappel de saint Jean et de la distinction entre l'amitié, l'éros et l'agapé. Et puis, pour mieux se connaître avant de chercher à connaître l'autre, elle demande qualités et défauts de chacun à l'aube de sa rencontre de l'autre.

« Moi, je suis paresseux » dit Marc, un peu honteux, mais il prend vite conscience qu'il ne l'est pas, dès lors qu'il s'agit de faire du vélo, sa passion. Et il se met à parler de son vélo, des pentes qu'il gravit, des paysages qu'il contemple. Kevin, lui, assume : « Je suis menteur ! », et il explique : « Quoique je pense, je dis toujours "oui, oui", c'est plus simple que de discuter, de contredire, c'est reposant. »

Et Geneviève de leur donner à observer que peut-être leur « défaut » est constitutif autant qu'une qualité, et avec le temps évoluera vers quelque chose de bon, à la façon de l'œuvre de Michel Ange *Les esclaves*, aux mains de marbre mal dégrossies, qui préparent, des années plus tard, aux mains si finies et parfaites de *La*



Photo tirée du site internet du théâtre de Chateaullon, scène nationale.



Pieta. Laissons le mot de la fin de l'atelier à une élève, Justine, qui a soufflé à Geneviève, à l'issue des cinq séances d'échanges : « *Vous devriez passer dans toutes les classes ; ça fait du bien, ça rend heureux de parler comme ça.* »

Au théâtre, avec les Premières et Terminales.

Sortons du lycée et allons voir la pièce « *Habiter le temps* » à Chateauvallon. Hélène Lanquy, professeur de lettres classiques, a accompagné ses élèves dans le cadre de la spécialité « Humanités, Littérature et Philosophie ».

« Ce drame polyphonique a été écrit en 2020 par Rasmus Lindberg, auteur né en 1980 en Suède. Ce titre apparaît au premier abord comme un paradoxe spatio-temporel, puisqu'on a coutume de penser qu'on n'habite que les lieux, pas le temps. Le lieu, c'est l'espace unique de la pièce, le salon d'une maison scandinave, où évoluent trois générations d'une même famille : les grands-parents, en 1913, leur fils et sa future femme, en 1968, leur petite fille et son amie, en 2014.

Grâce à la mise en scène aussi précise et virtuose qu'une chorégraphie, ces personnages se frôlent et se

côtoient sans se voir, à travers les trois époques. Cependant, par les échos existants entre les mots, les sons et les situations, les masques tombent peu à peu et les conflits se dénouent de façon tragique, inattendue ou cocasse. Le dramaturge offre un épilogue teinté d'espoir à cette saga à tiroirs. En effet, le spectateur ressent souvent le vertige face aux mensonges et imbroglios d'une famille si compliquée et oppressante. Toutefois, malgré les difficultés, leur instinct de vie se révèle finalement le plus fort. Hannele, comme le chœur antique, s'avance à la fin de la pièce sur le devant de la scène pour annoncer et nommer les enfants et les petits-enfants à venir. À l'inverse de la Cassandra du passé, la jeune femme témoigne du triomphe d'Eros sur Thanatos. Par leurs doutes et malgré leurs blessures, les protagonistes, en cherchant la vérité, se sont tournés vers l'avenir.

Nous sortons donc de ce spectacle enrichis d'une réflexion que nous pourrions appliquer à notre présent : habiter le temps, c'est être fidèle au passé sans en demeurer prisonnier, c'est se trouver soi-même en se confrontant à l'altérité, chercher et avancer, accepter enfin le caractère inédit d'une situation, tout en conservant les émotions et les joies qui préservent l'intégrité de l'humain... »

En cours d'EPS

Pour en finir avec cette question du temps au lycée, j'ai écouté les élèves et leur prof d'éducation physique et sportive. Gilles l'affirme d'emblée : « les élèves ont un âge social, ils ont tous 15 ans, mais pas la même maturité bien sûr. Le temps n'est pas le même pour chacun. C'est pourquoi au moment de courir, chacun n'a pas le même objectif. Chacun choisit sa performance, vise une distance et un temps puis progresse vers ce but par la répétition de l'exercice. Il prend la mesure de son progrès au fil des séances, dans le temps écoulé. C'est alors le corps qui intègre le mouvement optimal et permet l'oubli du geste et entraîne la réussite. Il prend conscience de l'intelligence de son corps, il n'apprend plus par cœur mais « par corps », comme dit Michel Serres. C'est très valorisant pour l'élève qui s'inscrit dans un progrès, se sent bien. Leurs retours sont positifs et unanimes. C'est sans doute pourquoi Michel Serres a intitulé un de ses livres *Mes profs de gym m'ont appris à penser* » (Le Cherche-Midi 2020). Fin de notre balade, les élèves font une pause, laissons-leur le temps...

Recueillis et mis en forme par
Nathalie Curet
Maristes en éducation, Fénelon Toulon

Approches

Créée en 1974 par Robert Plusse, avec la collaboration d'Henri Verdier, tous deux pères maristes, et de Jean le Du, prêtre de Saint-Brieuc, la revue

Approches se voulait au départ un outil à la disposition des éducateurs, et en particulier des animateurs spirituels. Sa présentation spartiate ne rebutait pas un public travaillant dans l'éducation, l'aide et la formation, des praticiens de la relation. Son sous-titre, *Questions sur l'homme, questions sur Dieu*, indiquait un projet de dialogue exigeant entre la foi et les avancées des sciences humaines, avec un intérêt marqué pour la psychanalyse. Le père Jean-Bernard Jolly, membre de *Regards Maristes*, en a été le directeur et rédacteur en chef de 1988 à 2007*.



Le temps qui passe : où passe-t-il ?

C'est l'air du temps : le temps qui passe modifie notre sensibilité et jusqu'à la manière dont nous prenons le temps.

Il est donné à notre époque d'asseoir son présent sur le plus vaste passé qu'une société ait su se représenter. L'astronomie et la cosmologie renvoient à un insaisissable big-bang vieux d'une quinzaine de milliards d'années. Ce chiffre parle peu, tant il est démesuré par rapport à la durée de la vie humaine. Et cependant, la physique y voit naître les particules qui constituent la matière contemporaine. La géologie, la paléontologie, la préhistoire peuplent ces milliards d'années. Elles les remplissent d'événements repérés, de paysages dont on lit encore les traces sur la terre actuelle, d'êtres vivants aux restes datés, localisés, reconnus et identifiés. (...)

La vaste fresque du passé n'empêche pas notre temps d'avoir mal à son temps. Le temps de la physique et celui de l'histoire sont extérieurs au temps vécu. Ils laissent le sentiment de ne dominer qu'une frange ridicule de ce qui est offert, en droit, par l'intelligence. À la majestueuse totalité du temps de l'extériorité, au temps maîtrisé de l'expérience scientifique, s'oppose un temps individuel plus éclaté qu'il n'a jamais été. L'angoisse devant sa fuite devient plus poignante à mesure que se multiplient les

possibles qui s'offrent. Et il faut choisir entre eux, car on n'a pas le temps de « tout faire ». On est happé par la tentation de vivre vite, par l'urgence de réaliser. Et la superficialité de l'expérience hâtivement faite mène au dégoût : une certaine pénétration des choses suppose l'épaisseur du temps passé.

Nous le pressentons : notre envie prométhéenne de surplomber le temps ne peut qu'être frustrée. Et ce n'est pas la nostalgie d'une époque où le temps individuel semblait se fondre harmonieusement dans le temps du système, que ce soit celui de la religion, celui de l'État... ou celui de Hegel, qui nous est une compensation. (...)

Certains s'efforcent de gérer le temps dont ils disposent de la manière la plus efficace, comme si c'était un capital rare et précieux. D'autres entendent vivre dans l'instant, dans la fascination de l'image qui s'offre et que l'on croit posséder, pensant ainsi échapper à la pesanteur de la durée. Certains acceptent de perdre du temps pour chercher une forme d'unité intérieure qui abolirait en eux le sentiment du temps qui passe, pour vivre comme un goût d'éternité.

En sommes-nous à dire, comme l'Éclésiaste, qu'il y a un temps pour tout et pour son contraire ? Qu'il n'y a finalement rien de nouveau sous le

soleil ? Que le temps n'a pas de sens ? Banalités sceptiques et désabusées qui vont bien à des privilégiés. Nous avons au contraire le sentiment d'une infinie richesse des temps individuels, si humbles soient-ils. (...)

La disproportion entre le temps objectif de l'univers et celui dont nous vivons donne la possibilité à notre attention de se tourner vers la beauté fragile comme vers le drame insupportable. Du temps de l'enfant au temps perdu du prisonnier, du temps où l'on apprend en vue d'un avenir, jusqu'au temps qui s'arrête et se confond avec l'éternité lorsque la mort se profile, chacun est seul dans son temps incommunicable, et cependant participe d'un sens commun du temps, propre à notre époque, incomparablement lucide et aiguisé. L'urgence nous presse et nous en souffrons. Pourtant la vie ne s'est pas épanouie sans cette tension qui nous tire effectivement au-delà de nous-mêmes, même si nous n'avons conscience que des limites auxquelles nous nous heurtons.

Jean-Bernard Jolly,
père mariste

* La revue a évolué ensuite vers le dialogue *Littérature & sciences humaines*, selon son nouveau sous-titre à partir de 2015, avec des numéros thématiques ou centrés sur de grands auteurs : Albert Camus, Stephen Zweig, JB Pontalis, Sylvie Germain, Irène Némirovsky... Depuis décembre 2020 et son dernier numéro, *L'art à la folie*, *Approches* porte un nouveau sous-titre : *Ouvrir une brèche*.

L'enfant, le temps, le réel et l'apprentissage

Il y a 30 ans, dans le n° 71 de la revue *Approches* consacré au temps, Nicole Fabre, philosophe et psychanalyste, publiait deux articles. Sélectionnés par Didier Tourette, Sainte-Marie Lyon-Meyzieu, voici quelques extraits qui en laissent entrevoir la richesse et l'actualité.

« (...) À 6 ou 7 ans on commence à savoir que la vie se déroule, se déploie, se termine et que son courant ne permet aucun retour. (...) »

Peu à peu l'enfant découvre aussi que l'attente et le désir allongent le temps, cependant que la satisfaction du désir efface sa réalité. Ainsi entre-t-il dans le sentiment de la durée, c'est-à-dire de l'écoulement du temps intérieur et de sa perception. Connaître la durée de l'attente c'est déjà connaître le temps. Découvrir que la possession de l'instant semble abolir le déroulement du temps, c'est entrer dans une autre dimension du temps, en percevoir la relativité. S'apercevoir que le temps a néanmoins passé, c'est avoir accès au principe de réalité selon lequel quelque chose qui n'est pas moi n'en est pas moins ce réel dans lequel je m'inscris, sur lequel je n'ai aucune prise mais qui a prise sur moi.

Que tout désir soit comblé dans l'immédiateté de son éclosion, si tant est que ce soit possible, est générateur d'un sentiment de toute-puissance, détruit le principe de réalité, réduit la quête et le désir lui-même, rend insipide la possession et finalement contredit la vie. (...) Aussi ne faut-il pas regretter de ne pouvoir assouvir tous les désirs de nos enfants, ni d'en tempérer la satisfaction. C'est de cet espace entre la naissance du désir, les rêves de réalisation, la transformation d'un désir en projet, que naît la conscience du temps, et celle de sa fécondité. (...)

L'enfant a besoin d'apprendre du temps, à savoir qu'il s'écoule, qu'à vouloir en inscrire la totalité dans l'instant, à refuser la frustration, nous nous retrouvons plus frustrés encore. (...)

Cependant, nous ne pouvons pas prétendre que la difficulté à entrer dans le temps soit toujours pour l'enfant liée à l'exigence d'assouvir immédiatement un désir. (...) Qui dit perception de l'écou-

lement du temps dit aussi confrontation à la mort. L'enfant sait l'engloutissement des heures, des mois et des années, mais aussi l'engloutissement de ceux qu'il aime. Il se découvre un jour lui-même vulnérable, en danger. Le temps ne l'emportera-t-il pas lui aussi ? (...)

Accepter le temps, dire le temps, c'est aussi se coller avec le réel, c'est se soumettre à ce réel dont la nature est de passer pour qu'une trace se forme, qui devient borne, balise et repère. (...)

Le temps d'apprendre

Quand les choses que l'on désire faire apprendre à nos enfants pour constituer un savoir qui répondrait à leur désir de savoir ne sont pas très appétissantes, (...) l'intérêt tombe et le désir de savoir ne donne pas naissance à un désir d'apprendre.

En revanche, (...) si la passion est là, (...) même si apprendre est parfois bien aride, dès que l'on est pris dans la passion de quelqu'un qui vous y entraîne, (...) le désir est réveillé, et avec le désir de savoir, le désir d'apprendre pour savoir. (...)

Et pourtant les apprentissages sont lents et longs. Ce n'est pas facile à réaliser dans un monde où tout va vite. (...) Il y a ainsi un mode d'enseignement qui consiste à donner des savoirs rapidement construits et rapides à acquérir, pour répondre à l'exigence de rapidité, mais cela efface le temps, et le temps est l'une de nos réalités. Nos enfants ont cependant besoin de se glisser dans le temps, de même que nous avons besoin de prendre en compte la réalité du temps. (...)

La lenteur des apprentissages endort parfois l'effort. Dans la mesure où les apprentissages sont lents, il faut absolument dire à l'enfant que le temps est une chose qui est bonne, que le temps nous donne le temps, alors qu'il a souvent l'impression qu'il n'a le temps de rien.

La vie, c'est court, mais c'est long aussi. Si nos enfants se découragent devant les apprentissages, s'ils montrent souvent un refus plus qu'un désir d'apprendre, c'est que, devant toutes ces difficultés qui fractionnent le temps, qui le précipitent, ils ne savent plus où est leur place dans le temps. (...) Si nous n'avons pas la passion des choses que nos enfants vont apprendre, peut-être n'apprendront-ils jamais rien, parce qu'ils ne prendront pas le temps qui est nécessaire pour apprendre.

Apprendre, enfin, c'est s'insérer dans des codes, dans une loi. Il y a la loi du temps, qui impose un ordre d'apprendre cette chose avant d'en apprendre une autre. Apprendre, c'est admettre la transmission. (...) Si, en charge d'apprendre des choses aux enfants, nous vivons mal cette situation de transmetteurs et d'éveilleurs et le rôle d'autorité qui nous échoit, si nous ne représentons pas la loi et son autorité, nous ne garantissons alors plus le réel aux enfants. Car le réel est garanti par le temps, la loi, l'autorité, la succession des générations, la transmission.

Beaucoup d'enfants, spontanément, sont mal dans leurs relations avec l'autorité. Ils refusent d'accepter que la réalité soit frustration. Il est vrai, c'est frustrant que les choses soient successives et non pas simultanées, et qu'il faille un effort pour obtenir quelque chose. Les enfants qui sont mal avec ce qu'on appelle, avec Freud, le principe de réalité, traduisent souvent cela par un refus d'apprendre. (...)

L'envie de savoir est plaisir. Mais l'appétit de plaisir est immédiat, (...) alors qu'apprendre relève de ce terrible principe de réalité, qui doit apprivoiser le temps qui passe. Et nous passons la vie entière à acquérir ce sens du réel, avec lequel nous nous battons sans cesse, mais sans lequel les problèmes de la vie de l'enfant ne peuvent se régler. (...) »

dans la Bible

Entre Genèse et Nouveau Testament du temps structuré pour la vie de l'homme au « moment favorable » du Salut

La première chose que fait la Bible, après avoir déclaré « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre* », c'est d'établir un calendrier sur la base d'une semaine de sept jours (Gn 1).

De ces sept jours, six sont destinés au travail, et le septième est consacré au repos. Dieu, en créant le ciel et la terre, suit le schéma de ce calendrier, faisant apparaître la lumière le premier jour, séparant la terre ferme du milieu des eaux le second, et ainsi de suite, pour se reposer le septième jour. Le quatrième jour, Dieu crée « *les deux grands luminaires* », le soleil et la lune, et les étoiles. Leur rôle n'est pas d'apporter la lumière, puisqu'elle a déjà été créée, mais de servir « *de signes tant pour les fêtes que pour les jours et les années* », selon ce qui sera explicité dans les livres suivants de la Bible, en particulier l'Exode et le Lévitique.

Un temps rythmé, organisé

Ainsi, dès le tout premier commencement, Dieu organise notre rapport au temps et nous apprend à l'utiliser, pour le travail, pour le repos, et pour le culte. Cela donne déjà matière à réflexion sur notre propre manière, personnelle et collective, d'user du temps. Suis-je tellement occupé, tellement débordant d'activité que je n'ai plus de temps pour honorer Dieu, pour le repos et pour la relaxation, ou pas suffisamment ? Le calendrier hebdomadaire établi par la Bible a régi toute la vie des chrétiens, moyennant quelques adaptations : six jours pour travailler, le dimanche pour le culte et le repos. Et sur l'année les travaux étaient ponctués par des fêtes, qui combinaient l'adoration, la célébration et le repos. L'industrialisation et l'urbanisation ont mis à mal ce calendrier, aboutissant à un état de fait où, plus ou moins, tous les jours se

« *Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile.* » (Mc 1,15)

« *En tant que coopérateurs de Dieu, nous vous exhortons encore à ne pas laisser sans effet la grâce reçue de lui. Car il dit dans l'Écriture : Au moment favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je t'ai secouru. Le voici maintenant le moment favorable, le voici maintenant le jour du salut.* » (2 Co 6,1-2)

« *Lorsque Jésus fut près de Jérusalem, voyant la ville, il pleura sur elle, en disant : "Ah ! si toi aussi, tu avais reconnu en ce jour ce qui donne la paix ! Mais maintenant cela est resté caché à tes yeux. Oui, viendront pour toi des jours où tes ennemis construiront des ouvrages de siège contre toi, t'encercleront et te presseront de tous côtés ; ils t'anéantiront, toi et tes enfants qui sont chez toi, et ils ne laisseront pas chez toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le moment où Dieu te visitait."* » (Lc 19, 41-44)

ressemblent, et où le « temps libre » est un luxe qu'il faut négocier, et alors on se doit de le remplir d'une activité frénétique. Est-ce que c'est supportable ? Est-ce même humain ? Pouvons-nous prétendre à un calendrier qui ordonne la semaine et marque les distinctions entre « fêtes, jours et années » ? N'avons-nous pas là quelque chose à apprendre de nos amis les Juifs ?

Un temps limité par la mort

Deux chapitres plus loin, le livre de la Genèse met en lumière un autre élément fondamental de notre rapport au temps : les êtres humains ne sont pas immortels, tôt ou tard nous devons tous mourir. C'est dire que notre temps est limité. Plutôt que de le regretter, ne pouvons-nous pas voir cet état de fait comme un don ? Nos vies sont encadrées par la naissance et la mort. Par là-même elles deviennent un ensemble cohérent et on peut les contempler, avec leurs perspectives et leurs accents. Nos vies ne sont pas amorphes, elles ont une silhouette, une forme qui émerge peu à peu, que l'on peut percevoir et évaluer. Savoir que nos vies sont limitées nous pousse aussi à agir. Si nous avions litté-

ralement « tout le temps du monde » devant nous, ferions-nous jamais quoi que ce soit ? Il y aurait toujours un demain auquel renvoyer ce qui est à faire.

Kronos et kairos

Remarquons enfin que le grec, langue dans laquelle est écrit le Nouveau Testament, a deux mots pour désigner le temps. Le premier est *chronos*, qui porte l'idée du temps comme d'un flot qui s'écoule, avec ce que cela implique de durée. Par exemple, « Nous avons assez de temps, ou pas assez de temps, pour cela ». L'autre mot est *kairos*, qui désigne un moment particulier, souvent un moment favorable, par exemple, « C'est le bon moment pour faire cela ». Dans le Nouveau Testament, le *kairos* est souvent le moment où l'on est appelé à agir, celui de la conversion, de la transformation, comme en Marc 1,15 ; ou il peut indiquer un moment choisi par Dieu, comme en 2 Corinthiens 6, 2, citant Isaïe 49, 8. Il peut alors nous arriver de manquer le *kairos*, comme en Luc 19, 44. Relisons ces passages, méditons-les.